

LE CHRISTIANISME AU XX^e SIECLE

Journal de l'Eglise Réformée de France, paraissant tous les Vendredis

Autorisation de publication N° 271.

Directeur : Pasteur PAUL GOUNELLE
76, av. Ledru-Rollin, PARIS (XII^e)
Téléph. : Diderot 61-37

Secrét. - Réd. : Pasteur ALBERT VALEZ
9, imp. Cœur-de-Vey, PARIS (XIV^e)
Téléph. : Ségur 29-60

ABONNEMENTS :
FRANCE : Un an..... 40 fr.
Pasteurs, évangélistes, diaconesses 20 fr.
Changement d'adresse : 2 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS - ANNONCES
9, impasse Cœur-de-Vey, PARIS-XIV^e
Téléph. : Ségur 29-60

C. ch. post. : Le Christianisme au XX^e Siècle
267-50 Paris

Correspondant
en zone Sud
pour transmission des
journaux et imprimés :
M. H. CARTON
Guillestre (Htes-Alpes)

VENDANGES

Les jours diminuent, les feuilles tombent, l'automne annonce l'hiver ; les livres de classe s'entrouvrent, les gens en vacances, ceux qui le peuvent du moins, prennent le chemin du retour. Tout est mélancolique, grisâtre, mais de plus, il y a de l'inquiétude, du souci, des préoccupations devant les heures inconnues qui sonnent... On pourrait penser que la nature a quelque signe à nous faire, une parole à nous transmettre... Écoutons-la.

Serait-elle pour inciter à la paresse? Mais la création de Dieu ne connaît guère le repos. L'hiver est le travail intense, mais caché ; acharné, mais intérieur et secret de la germination et de la croissance. Du reste, pour qui a hasardé sa mélancolie le long des chemins de campagne, où traînent déjà des brumes annonciatrices, c'est un chant qui l'a rejoint, celui des vendangeurs. La vigne s'est chargée du message, et le voici. Quand vient la pluie et que se découvre la mauvaise saison, d'un élan magnifique les ceps se sont vêtus d'or, se sont couverts de pourpre ; la grappe pesante dont chaque grain reflète le soleil, et dont le duvet est soyeux de toute la douceur de ce qui vient de la main clémentine de Dieu, s'est offerte à la convoitise des hommes et des insectes ailés et bourdonnants, et ce que le poète antique a chanté, ce que l'artiste d'aujourd'hui a célébré par son pinceau et par sa plume, fait jaillir le cri du vendangeur. La nature nous donne son vin généreux, sa saveur presque diabolique, sa vigueur endiablée.

Mais peut-être n'avons-nous pas de vigne, et donc pas de ceps, pas de fruit mûr, pas d'esprit capiteux et entraînant ? Peut-être... et partant, pas de chant, si notre main n'a rien à cueillir...

Or, la grâce de Dieu, si nous l'avons su saisir ; or, la miséricorde du Seigneur, si nous lui avons ouvert tout grand notre cœur, sont, en cette période automnale de guerre et de détresse, comme une pourpre impériale qui revêt de beauté notre vie ; comme la richesse éclatante et chaude de l'or qui transforme en opulence notre faiblesse et notre fragilité. Un chant éclate dans nos âmes, parmi les brumes et les pluies, parce que nous sentons en nous, à l'approche de Dieu, la chaleur de Son esprit, la vigueur de Son amour, le bouquet de Sa délicieuse bonté, l'arôme de Son indicible communion.

Parfois, les éléments qui composent notre atmosphère sont de poussières, de débris, de microbes nocifs ; mais si du soleil entre dans la chambre, il fait une fête de couleur, une danse de lumière de cette triste poussière, comme si tout était transformé d'avoir été effleuré par l'étincelante clarté ! De même, si la vendange s'accroche aux pampres d'aujourd'hui, elle transforme le paysage et fait toutes choses nouvelles. Penchons-nous sur les champs de nos journées, voyons les grappes nourrissantes qu'y sont les

bienfaits de Dieu, mettons-nous à vendanger tout cela, prenons, comme dit le cantique, « le vin de son amour », et, devenus forts et confiants, continuons allègrement notre chemin qui monte vers les aurores, plus douces encore d'avoir été conquises à travers les ténèbres !

Mais, il y a plus, nous sommes la vigne du Seigneur. Il nous a plantés pour Sa gloire et notre bonheur. Il est le cep, nous sommes les sarments. Allez voir parmi les vendangeurs le secret de la vigne, qui est l'union intime du sarment et du cep.

Voici la leçon de la nature, c'est la parabole du Christ : « Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits ».

H. BONIFAS.

PAROLES DE VIE

A l'image de Dieu.

« Vous serez comme des dieux. »
(Genèse III, 5.)

Cette parole du Tentateur a été et est toujours celle qui cause la perte de l'humanité. Elle trouve d'autant plus facilement accès dans le cœur de tous les êtres humains, qu'elle y éveille des résonances profondes qui sont comme l'écho de cette vérité primordiale : « Dieu créa l'homme à son image. » Mais, suivant son habitude, l'Adversaire du Tout-Puissant déforme la réalité à son propre profit. Il nous suggère qu'après tout, nous pouvons user de la liberté à nous accordée par notre Créateur, et nous affranchir de sa volonté paternelle : et qu'ainsi, étant « de sa race », comme l'a fort bien dit un poète ancien cité par l'apôtre Paul (et ceci est l'une des nombreuses preuves que l'idée et le souvenir du Dieu unique, du vrai Dieu, a subsisté, et se retrouve — de nos jours encore d'ailleurs — chez les païens), nous pouvons par nos propres lumières, nos propres forces, notre propre volonté, non seulement nous élever jusqu'à Dieu, mais nous rendre égaux — ou peu s'en faut — à Lui.

Ah ! l'éternelle histoire de l'ivraie et du bon grain, si étroitement mêlés en leurs racines qu'il nous est souvent difficile et parfois impossible de savoir où commencent celles de l'un ou de l'autre ! Ruse infernale et toujours nouvelle de l'Adversaire ! — Oui ! Dieu nous engage à développer dans notre âme Sa ressemblance : la terre est notre lieu d'apprentissage, pour aboutir de degrés en degrés à la pureté absolue et à la bonté accomplie, au sein de l'éternité.

« Soyez saints, car je suis saint », nous dit de Sa part l'écrivain sacré. « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », nous répète le Sauveur. Mais il va de soi que nous ne pouvons avancer dans le chemin de la perfection et de la sainteté que si nous avons recours à la lumière divine, contenue dans Sa parole, ou obtenue par la prière. Et pourtant, le Malin a

peu de peine à nous persuader que c'est précisément en nous détournant de l'obéissance à Dieu que nous arriverons à être semblables à Lui. Non-sens ! folie ! Mais ce non-sens et cette folie, c'est ce que l'apôtre Paul appelle, pour la stigmatiser, « la sagesse du monde » ; déjà, le premier couple humain a cru faire preuve d'une intelligence supérieure en désobéissant à Celui qui l'avait prémuni contre les tentatives intéressées de Satan, le grand rebelle. Et ce faisant, nos premiers ancêtres se sont engagés dans le chemin de l'erreur et du mal, où ils devaient s'égarer de plus en plus loin de leur destinée véritable. Savoir, coûte que coûte ! N'avoir d'autre volonté que la sienne propre ! Se dire : « Je suis libre ; je sais ; je peux : ne suis-je pas comme un dieu ? »

Existe-t-il sur terre un seul être conscient qui n'ait pas entendu ou n'entende ce vieux refrain murmuré perfidement à notre oreille complaisante ? Lancée sur les flots agités de la vie, notre nef court à la découverte, sans souci des écueils. Le pilote ? Qu'en est-il besoin ! La boussole ? Inutile ; nous saurons bien trouver le chemin. Mais « Science sans conscience mène à la ruine. » Or, trop souvent, nous voyons sans le divin pilote ; nous négligeons d'avoir recours à la boussole : notre conscience, voix de Dieu en nous. Puis, lorsque nous nous heurtons aux récifs et nous sentons sombrer dans l'abîme, nous nous révoltons, nous accusons Celui qui, précisément, voulait nous en tenir éloignés, si nous l'avions suivi ; ou bien nous l'appelons désespérément à notre secours, parce qu'au fond de nous-même, nous savons bien, quoique ayant voulu l'oublier, que Lui seul peut tout, et Lui seul nous aime comme personne d'autre ne peut aimer.

« L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux », constate le poète. Mais notre Père céleste nous a tendu la main en nous envoyant Jésus : relevons-nous avec son secours, délivrés, pardonnés après avoir témoigné du repentir que nous causent nos désobéissances, et marchons, désormais, sur la route étroite mais sûre : celle des véritables enfants de Dieu.

Et alors, l'Esprit de Dieu, nous éclairant, nous animant, nous donnera le pouvoir d'accomplir ces miracles qui sont le signe de Sa puissance : contribuer à guérir des pécheurs de leur mal, à ressusciter des âmes mortes. Plus nous nous sentons indignes d'un tel privilège, plus profonde sera notre joie lorsque nous ferons ces merveilleuses expériences, annoncées par notre Maître lui-même (Jean XIV, 12). Et c'est ainsi seulement que nous sentirons, en toute humilité mais avec une entière certitude, que nous avons été véritablement créés « à l'image de Dieu ».

M. M.

LA THÉOLOGIE DIALECTIQUE

Que le lecteur ne s'effraie pas de ce titre. Cet article ne vise pas à l'étourdir avec des abstractions, mais au

contraire à lui expliquer aussi simplement et aussi brièvement que possible ce qu'est en son fond la théologie de Karl Barth. Tout le monde en parle, mais bien peu la connaissent. Beaucoup de ceux qui, ayant acquis pour se documenter un ouvrage de Karl Barth, l'ont lu jusqu'au bout, en gardent une impression confuse. Ils ne savent pas s'ils sont d'accord ou non. Il leur a semblé, à certains moments, que Barth allait un peu loin et, à d'autres, qu'il disait la vérité, avec force, et comme on l'attend d'un prédicateur ou d'un prophète. Mais ils ont du mal à se préciser quelle vérité il disait. Ils ont lu des pages entières sans y rien comprendre. Ils aimeraient bien être barthiens ou non-barthiens, prendre parti, mais l'essence même de cette pensée leur échappe.

Les initiations au barthisme que l'on édite sont aussi difficiles que Barth lui-même. Elles recourent à des termes nouveaux comme « existentiel », à des mots impossibles qui ne sont même pas pris dans le sens où les prennent les spécialistes d'histoire de la philosophie, comme le mot « dialectique ». Essayons d'abord d'éclaircir ces deux expressions sur lesquelles nous ne reviendrons pas. La théologie *existentielle* est celle qui ne nous considère pas en nous-mêmes mais dans notre authentique réalité, dans notre rapport avec le Dieu transcendant. La théologie *dialectique* est celle qui établit entre Dieu et nous un dialogue, dans lequel nous ne parlons nous-mêmes que pour accepter la *Parole de Dieu*.

C'est autour de cette notion de Parole de Dieu qu'on résume d'habitude la théologie barthienne, mais pour la saisir dans son principe, je crois qu'il vaut mieux la regarder sous l'angle du problème de la justification et de la sanctification. Toute théologie, comme toute philosophie, a un centre d'où l'on peut considérer l'ensemble de la doctrine et vers lequel s'orientent toutes les idées particulières du philosophe ou du théologien, une intuition primordiale, disons plutôt à propos de Barth, qui s'oppose à tout intuitionisme et à tout psychologisme, une idée centrale. L'idée centrale, du calvinisme est celle de la seule gloire de Dieu; l'idée centrale du luthéranisme, celle du salut par la foi; celle du wesleyisme, l'idée de sainteté. L'idée centrale du barthisme est sa notion du péché.

Barth reprend l'idée luthérienne (et calviniste aussi) du salut par la foi sans les œuvres, mais il lui donne un relief extraordinaire, il la pousse jusqu'à ses extrêmes limites, grâce à sa notion du péché. *Le suprême péché*, selon lui, *ne consiste pas dans la transgression de la Loi, mais dans la volonté de l'accomplir*. Le grand péché n'est pas celui de l'homme qui tue, commet adultère, ou vole. Cela, c'est le péché mort et qui, par conséquent, en Christ, ne peut plus faire mourir. Le grand péché, c'est celui des pharisiens, et celui de la chrétienté actuelle, avide, dans son zèle pour Dieu, de se justifier elle-même. Nos bonnes œuvres sont plus condamnables que ce que nous appelons nos péchés, car elles sont les œuvres de notre désir contre Dieu. La Loi, quoique bonne, est l'occasion de notre péché. Elle fait croître en nous le désir, non pas le désir charnel, car la Loi est spirituelle, mais le désir suprêmement coupable de se justifier soi-même. Nous ne voulons pas reconnaître que la Loi proclame notre justification par Dieu. Nous essayons d'être justifiés par les lettres de la Loi. Nous nous fortifions

nous-mêmes, nous nous efforçons d'être les dignes collaborateurs de Dieu. Dans notre zèle pour Dieu, c'est notre péché qui triomphe, jusqu'à ce que nous entendions la vraie Loi de Dieu nous dire: « Tu veux, mais tu ne peux faire le bien ». C'est lorsque nous sommes dans cette détresse que l'Évangile se révèle à nous « comme la vraie bonne nouvelle pour de vrais pécheurs ». Il nous dit que c'est en Jésus-Christ que nous sommes justifiés et sanctifiés. Le Christ a accompli parfaitement la Loi et en Lui Dieu considère que nous l'accomplissons. Il fait plus que de nous imputer la justice du Christ. En Christ (non en nous-mêmes) nous sommes réellement justes, nos pauvres et misérables actions sont agréées par Dieu comme justes. La sanctification consiste en ce qu'en Christ nous sommes automatiquement changés, régénérés, mais tout ce que nous pouvons constater en nous-mêmes n'aura jamais aucune valeur devant Dieu. Notre sanctification et notre justification, ce n'est pas de *faire* telle ou telle chose (salut par les œuvres), ce n'est pas de *ressentir* telle ou telle chose (salut par la repentance); ce n'est même pas de *croire* telle ou telle chose (salut par la foi; ici Barth dépasse les Réformateurs), c'est Jésus-Christ seulement. Le salut perd toute attache avec nous-mêmes. « La foi, dit Barth, ne vit jamais de ce que nous sommes; de ce que nous faisons, sentons, pensons: elle vit de son objet, de Jésus-Christ... » La foi qui sauve, c'est la foi de Jésus-Christ.

Sur cette doctrine centrale se greffent toutes les idées particulières de Barth. Elle est la table d'orientation d'où toutes ses idées sont vues dans leur véritable perspective. Toute angoisse doit disparaître de notre vie et, sinon toute lutte, du moins toute lutte ayant un caractère acharné, à la vie et à la mort, comme celle de saint Antoine contre ses tentations. Nous sommes pécheurs, nous sommes sauvés, nous sommes justes en Jésus-Christ; tout cela est sur le même plan. Vivons maintenant tranquillement, sans crainte et sans tremblement. Nous craignons cependant toujours de perdre cette foi, par laquelle nous savons que nous sommes sauvés en Jésus-Christ et non par nous-mêmes. Nous la redemanderons sans cesse à Dieu dans nos prières. En même temps nous vivons en obéissant aux commandements de Dieu. Mais la Loi n'exigera plus de nous l'obéissance sous peine de mort. Christ l'a accomplie et cela suffit. Elle n'est plus qu'une série de directives pour nous aider à vivre.

On comprend que la doctrine barthienne s'oriente vers le salut universel. Car si notre salut ne dépend même pas de *notre* foi, mais de la foi du Christ, l'arbitraire de la prédestination calviniste au salut et à la damnation apparaît comme trop criant. Tout le monde donc sera sauvé en Jésus-Christ. Nous, chrétiens, sommes tout aussi mauvais que les autres, mais nous savons, ce que les autres ignorent, que le Christ a accompli la Loi à notre place. Nous renonçons à tous les vains efforts et au zèle, par lesquels les hommes essaient de se justifier eux-mêmes. Et notre vie n'en est pas moins une vie d'obéissance et de témoignage. Si la foi, concède Barth, ne signifie pas mort à soi-même, elle est incrédulité, hérésie, superstition.

Qu'est-ce que l'Église dans le barthisme? L'Église est partout où l'on prêche la Parole de Dieu. Qu'est-ce que la Parole de Dieu? C'est Jésus-Christ et Jésus-Christ seul. La Bible

tout entière n'est que l'affirmation répétée, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse, qu'en Jésus-Christ nous sommes sauvés en espérance (en espérance, parce que nous ne voyons pas ce salut, mais nous le verrons dans le Royaume de Dieu). Noé, le serpent d'airain, les prophètes, les évangiles, les épîtres annoncent un seul message, à savoir qu'en Jésus-Christ notre salut est accompli. D'où l'interprétation typologique, c'est-à-dire à demi allégorique de l'Ancien Testament. D'où aussi la hardiesse critique d'exégètes barthiens comme Bultmann. Qu'importe, en effet, que telle parole attribuée à Jésus-Christ ne soit pas de lui? Elle est dans la Bible où tout se vaut, où la Genèse nous en dit autant que l'Évangile de Jean, où partout le même, unique et suffisant message est proclamé. La Bible n'est pas le témoin d'une révélation progressive, Josué en savait autant que nous. Le Saint-Esprit n'est pas cette force qui serait descendue le jour de la Pentecôte dans les apôtres pour les renouveler. Il n'agit en nous que par notre acceptation, qui apparaît ainsi, malgré qu'on en ait, comme purement intellectuelle, du don de Dieu en Jésus-Christ. On ne prend pas conscience du Saint-Esprit comme s'imaginant les piétistes. Son action est secrète; on ne peut pas se rendre compte de ce qui se passe en soi quand on devient vraiment auditeur de la Parole.

Que sont les Sacrements? Ce sont des assurances à nous données de la grâce de Dieu et non des canaux par où cette grâce nous serait communiquée. Elle n'est, en effet, jamais rien d'immanent. La religion chrétienne n'est pas affaire de sentiment et de piété. Elle est acceptation dans sa vie et dans la vie de l'Église du don de Dieu en Jésus-Christ. Une telle acceptation ne peut guère venir que d'un adulte. Et l'on voit la théologie dialectique s'orienter vers le baptême, mais un baptême opposé à celui d'un pasteur Saillens, un baptême anti-piétiste. Barth n'est cependant pas révolutionnaire et les réformes, comme celle qui consisterait à ne plus baptiser les enfants, ne devront être introduites que peu à peu, de manière à ne choquer personne et par décision des synodes.

Une question encore: le barthisme, est-ce Barth? Barth renie volontiers ses disciples en disant: « Je ne suis pas barthien ». Cependant on aurait bien tort de considérer leurs outrances théologiques comme étrangères au maître, car il est plus absolu qu'aucun d'eux et le reproche qu'il leur fait est plutôt d'édulcorer sa doctrine. Certains barthiens comme Brunner, le distingué professeur de Zurich, ayant essayé de faire une synthèse de la théologie dialectique et du mouvement des groupes d'Oxford, se sont vus désavouer par Barth. Tout ce qu'on peut dire est qu'il est pratiquement le plus raisonnable de tous les hommes et d'autre part que sa pensée devient de plus en plus paradoxale. Des éléments s'y introduisent, sans que le fond de la doctrine soit estompé, et qui y semblent opposés, comme cette déclaration que la foi signifie nécessairement mort à soi-même. Comment sans contradiction la foi peut-elle signifier nécessairement mort à soi-même, si la mort à soi-même n'est pas une nécessité! Mais nous examinerons, dans un prochain article, le barthisme du point de vue des contradictions qu'on y peut déceler.

(A suivre.)

Jean MALBERT.

LE CHRISTIANISME AU XX^e SIECLE

Journal de l'Eglise Réformée de France, paraissant tous les Vendredis

Autorisation de publication N° 271.

Directeur : Pasteur PAUL GOUNELLE
76, av. Ledru-Rollin, PARIS (XII^e)
Téléph. : Diderot 61-37Secrét.-Réd. : Pasteur ALBERT VALEZ
9, imp. Cœur-de-Vey, PARIS (XIV^e)
Téléph. : Ségur 29-60**ABONNEMENTS :**
FRANCE : Un an..... 40 fr.
Pasteurs, évangélistes, diaconesses..... 20 fr.
Changement d'adresse : 2 fr.**ADMINISTRATION - ABONNEMENTS - ANNONCES**
9, impasse Cœur-de-Vey, PARIS-XIV^e
Téléph. : Ségur 29-60
C. ch. post. : Le Christianisme au XX^e Siècle
267-60 ParisCorrespondant
en zone Sud
pour transmission des
journaux et imprimés :
M. H. CARTON
Guillestre (Htes-Alpes)**LA RESTAURATION
des PAROISSES PAYSANNES**

La parabole du corps humain, que nous lisons dans I Corinthiens XII, ne s'applique pas seulement à chaque Eglise locale. Une solidarité de fait règne aussi entre la foi qui anime les unes et l'indifférence où végète les autres. Quelques paroisses réparent leurs brèches avec la substance vive d'un grand nombre; plusieurs qui dorment s'éveillent au souffle de celles dont la foi est communicative; parfois, hélas! la torpeur de communautés engourdis gagnée, de proche en proche, leurs sœurs qui voulaient croire.

De ces influences réciproques, quelques lois très générales peuvent être induites. C'est ainsi que, se fondant sur l'histoire des XVII^e et XVIII^e siècles, le professeur Léonard nous signale, avec à-propos l'importance que revêtent les paroisses paysannes pour la stabilité de l'Eglise Réformée en France (1). Le sort des Eglises de campagne est vital pour celles de toutes nos villes. En sorte qu'en s'unissant les unes aux autres, pour résoudre les problèmes variés que pose la destinée prochaine des premières, les secondes préparent efficacement leur propre avenir.

Dans notre dernier article, nous avons voulu montrer que la tâche à poursuivre au milieu du peuple protestant des villages, n'était rien de moins que la restauration des communautés locales, dans leur corps, dans leur foi et dans leur discipline.

Nous nous sommes réservé le soin de tracer maintenant le programme de cette restauration. Qu'on ne s'attende pas à trouver, sous notre plume, l'énumération de remèdes ecclésiastiques ou de réformes statutaires. Nous planerions la charrue devant les bœufs. Nous sommes en présence d'un problème humain et spirituel. Nous négligerions ce double caractère si, commençant par des suggestions de détail, nous l'aborderions sur le plan technique.

Le premier mot d'ordre que Dieu impose à notre Eglise — celui auquel nous nous tiendrons aujourd'hui — est relatif à la foi des paroisses rurales. Qu'on s'en empare avec décision et qu'on s'y tienne avec persévérance, et nous obéirons à tous les autres; qu'on le mette au second rang et qu'on le néglige, et tout le reste aussi pratique et opportun que cela paraîsse, ne sera qu'une poussière de formules inopérantes!

L'œuvre qu'il faut accomplir, dans nos campagnes, au cours des 50 années qui viennent, est celle d'une prédication de l'Evangile, qui gagne les cœurs, renouvelle les volontés et incorpore les croyants les uns aux autres, pour qu'ils forment une Eglise. Si nous n'employons pas le nom de réveil, ce n'est pas qu'il nous répugne, bien au contraire, mais c'est à cause des malentendus qu'il suscite. Les travailleurs

de la terre n'ont pas seulement besoin d'une bonne secousse qui leur ouvre les yeux sur ce qu'ils sont et ce que Dieu veut. La vocation à laquelle nous sommes appelés vise également la longue étape qui commence après l'éveil de chaque âme, c'est-à-dire l'éducation spirituelle et biblique dont nos frères paysans ont été quasiment privés depuis si longtemps. Nous disons bien « éducation », non pas pour l'opposer davantage à l'enseignement, mais pour marquer que l'action essentiellement pédagogique de l'Eglise est encore bien plus et bien autre chose que l'art de dispenser un savoir.

La foi a été si bien représentée comme une adhésion intime et personnelle, et son objet comme une réalité indéfinissable, qu'on a cessé, le plus souvent, de s'attacher aux âmes, de les conduire plus loin et de les guider patiemment dans une connaissance de la vérité qui fit d'elles, jusqu'à leur dernier soupir, des chrétiens en marche vers la cité sainte. En général, elles sont même incapables de rendre compte de leur foi. Et cette foi est tellement « spirituelle » et étrangère à toute autre donnée de la vie humaine, qu'elle n'engrène avec rien, dans leur existence. Elle est un sentiment religieux. Elle n'est pas une pensée et une puissance actives, élaborant à nouveau chacun des éléments de leur destinée réelle.

Ne nous faisons pas d'illusion! La vocation pédagogique de notre Eglise est une œuvre de longue haleine. On ne remplira pas ce vide de la foi, on ne remédiera pas à tant d'inconsistance et d'inertie sans un travail persévérant, — nous voulons dire une action d'âme à âme, qui est justement l'œuvre de la foi. Nul ne doit se dissimuler que, dans ce labeur, nous aurons à surmonter des obstacles que nos prédécesseurs n'ont pas connus.

Le premier résultat du fait, qu'aujourd'hui, notre peuple protestant est beaucoup plus dilué, dans les enclaves rurales, qu'il ne l'était hier. On dit volontiers que la masse est difficile à pétrir. C'est incontestable. Cependant les minorités ecclésiastiques ne sont jamais avantagées que d'une manière relative. Des paroisses de 300 âmes présentent des conditions favorables à une action en profondeur, mais jusqu'à un certain point seulement. Leur faiblesse numérique peut descendre à un étiaje si bas que, dans sa rareté, leur matière ne nous offre plus les possibilités d'action que donne la faculté du choix entre les hommes. Si, dans la commune, vous ne trouvez personne qui soit apte à exercer un ministère quelconque parmi ses frères, si le nombre des élèves de l'école du Dimanche se compte sur les doigts des deux mains (ou même d'une seule), si vous ne comptez que deux ou trois ménages encore susceptibles de donner le jour à des enfants, si l'absence de tout jeune homme croyant condamne en quelque sorte les jeunes filles chrétiennes au célibat, etc., vous n'avez pas la ressource de frapper à d'autres portes protestantes. Vous ne pouvez contourner l'obstacle pour viser un autre but. Il vous faut l'aborder de

front et obtenir de Dieu qu'Il vous accorde la grâce d'accomplir l'impossible, c'est-à-dire d'atteindre ces cœurs qu'Il vous a confiés. Nous vivons dans un monde où l'exiguité de la substance humaine rend plus ardues les tâches de l'esprit elles-mêmes.

Ajoutez à cela qu'il s'agit « d'édifier » l'Eglise, de la construire au jour le jour avec des pierres nouvelles, et indéfiniment. En tout cas, c'est l'œuvre du ministère que nous décrit saint Paul. La foule ne se prête guère à constituer, tout entière, une Eglise locale; néanmoins les pasteurs y drainent toujours, vaille que vaille, les éléments d'une communauté; et l'existence de celle-ci, serait-elle bien modeste, permet aux optimistes de se faire illusion sur la médiocrité des résultats obtenus. Mais quand la paroisse est formée d'une poignée de protestants, l'inventaire des ressources est vite fait... C'est l'indifférence de la majorité qu'il faut vaincre pour former l'Eglise.

Au rétrécissement du milieu rural a correspondu, malheureusement, une extension topographique des paroisses. C'est là une seconde difficulté que nous devons discerner et mesurer sans faiblesse, afin de la vaincre. Le ministère d'éducation spirituelle, dont nous parlons, exige du pasteur une assiduité quotidienne, en dehors de quoi l'action n'en serait pas efficace. Naguère, le pasteur de campagne était appelé à la charge de berger d'un seul village ou de deux localités voisines. S'il avait l'intelligence de sa vocation, il pouvait suivre sans peine chacune de ses brebis, la nourrir, la soigner, la chercher et la panser. Aujourd'hui, il court d'une extrémité à l'autre d'un vaste champ de travail, qu'on n'ose à peine appeler une paroisse. Il est souvent le « desservant » de plusieurs embryons ou de plusieurs résidus d'Eglises locales (selon les cas) éparpillés dans un canton. Il préside trois cultes et autant d'écoles par dimanche; il tient des veillées dans cinq villages différents, réunit des pincées de catéchumènes en quatre points de sa circonscription, etc. Ces conditions extérieures sont aussi peu propices qu'il est possible, au ministère de formation chrétienne que l'avenir de l'Eglise paysanne exige de lui. Il faut que le pasteur les connaisse clairement, qu'il les accepte et qu'il demande à Dieu d'y conformer ses aptitudes par le Saint-Esprit.

Telles sont les conjonctures dans lesquelles Dieu nous demande de poursuivre la restauration des Eglises rurales. Il serait puéril de regretter les conditions d'il y a 50 ans, dont nous n'avons pas tiré parti. Nous payons les fautes des temps de facilité. Mais nous serions incomplet si nous omettions de dire que ces obstacles, particuliers à la démographie protestante, ne sont pas indépendants des difficultés inhérentes à la vie des ruraux dans leur ensemble. On va répéter que l'aisance entraîne, sous nos yeux, une transformation profonde de la « mentalité » et des mœurs paysannes. Il y aurait de sérieuses réserves à faire sur ce chapitre. Hier, la pauvreté faisait

(1) Voir nos deux derniers articles des 13 et 27 août 1943.

peser sur elle le joug de l'acharnement au travail et de l'incrédulité. Maintenant, les ressources ne manquent plus et leur abondance se manifeste incontestablement par des signes extérieurs. Mais c'est l'enrichissement qui concourt cette fois à ce double et même esclavage, tant il est vrai que l'homme sans Jésus-Christ est voué à la servitude et que richesse et pénurie l'y acculent. L'Évangile est la seule puissance de libération capable d'affranchir ceux qui travaillent la terre et qui produisent nos aliments.

C'est dans la mesure où nous serons d'accord quant au but à atteindre et renseignés exactement sur la situation présente, que les synodes pourront étudier les mesures propres à faciliter le ministère de notre Eglise dans les campagnes.

Pierre LESTRINGANT.

PAROLES DE VIE

« Il t'a fait entendre sa voix. »
(Deutéronome IV, 36.)

C'était au temps des miracles, et on prétend qu'il est passé sans retour. Mais l'âme attentive n'a pas besoin de miracle pour entendre la voix de Dieu.

Elle lui parle dans *la Nature*. Un grand poète a essayé d'interpréter la voix de la montagne et celle de l'océan. Un autre a su comprendre « le langage des fleurs et des choses muettes »; un troisième a entendu « ce que se disent les étoiles et ce que se disent les flots. » Celui qui a doté la création de tant de voix émouvantes serait-il le seul qui ne nous y parlerait pas ? « Les cieus nous racontent sa gloire » écrivait le Psalmiste, et cette voix nous dit de l'adorer et de le craindre. Les lis des champs, affirmait Jésus, célèbrent sa bonté; et cette voix nous dit de l'aimer.

Avec plus de force encore retentit la voix de Dieu dans *l'Histoire*. Tantôt, c'est un prophète désarmé et seul qu'il choisit pour messager auprès d'un peuple impie et coupable. Le peuple rit du prophète, le chasse ou le fait mourir, mais dès cette heure la défaite suit ses armées et la ruine s'attache à lui. Tantôt, c'est une voix d'en bas, de ceux qu'on opprime, et l'oppressé ne daigne même pas l'entendre. Mais ce cri, timide d'abord, s'enfle, gronde, s'exaspère, éclate dans les rues, jaillit vers le ciel en clameur de révolution: voix de la justice, voix de Dieu.

La colère du paganisme antique s'est en vain épuisée contre la prédication de saint Paul, les persécutions n'ont pu que rendre inoubliable le témoignage des martyrs chrétiens. Parmi tant de voix retentissantes qui se sont tuées, seules ont résisté au temps celles qui nous apportaient une parole de Dieu.

Et voici une autre voix divine: *la Conscience*. Voix austère qui se dresse avec une inlassable énergie contre nos mauvais penchants. Elle ne vient pas de nous, puisqu'elle s'oppose à nous. Elle ne s'explique pas davantage par notre éducation, nos hérédités, les expériences accumulées de la race qui revivraient en nous pour nous avertir instinctivement de ce qui est utile ou nuisible, sinon son autorité serait d'autant plus forte que l'humanité aurait derrière elle un plus long passé, un plus riche trésor d'expériences. Or nous ne voyons pas que la conscience soit aujourd'hui plus impérieuse ou plus absolue qu'au temps de Caïn fuyant à travers le monde le lieu de son premier crime; voix de Dieu qui cernait Adam, lui criant: « Où es-tu ? » et qui projette encore la même clarté menaçante jusqu'au plus secret de nos cœurs.

Mais, pas plus que les voix de la Nature ou de l'Histoire, celle de la Conscience ne suffit à nous ramener vers Dieu. Elle nous révèle le mal et ne nous apporte pas la guérison; elle nous oblige, sans nous donner la force d'obéir. A la voix sévère de la justice, elle ne mêle pas les accents consolateurs de l'amour...

Alors Dieu nous a parlé dans la *Bible*. Elle nous vient du plus lointain passé, chargée de toute la peine et de toutes les délivrances de l'âme humaine. Jeunes fronts et têtes blanchies se sont penchés sur elle, les uns pour y chercher la force de vivre, les autres la force de mourir. Elle est à la fois le Livre de nos plus précieux souvenirs et de nos plus chers espoirs. Voix du devoir, voix de la promesse. Elle n'abandonne pas le pécheur à son repentir, et l'amène où est le pardon. Ceux qui en font leur étude quotidienne y entendent, sans s'y tromper, les accents de la voix d'un Père. Avez-vous vu, au Musée du Désert, la bible de Roland ? Les pages trop feuilletées tiennent à peine; par endroits, elles ont gardé des traces de larmes. Que de longs entretiens le vaillant chef cévenol y avait avec son Dieu ! Vieille bible des temps héroïques, qui regarde de si haut nos belles éditions commodes et toujours neuves...

Et pourtant Dieu ne s'est pas borné à confier sa Parole aux pages d'un livre: il nous a envoyé *son Fils*, céleste et suprême message. Où donc la voix divine s'est-elle fait entendre plus pénétrante et plus forte que dans le Sermon sur la Montagne, les Paraboles, les entretiens de Jésus avec ses disciples ? Mais la Parole souveraine, l'appel divin par excellence, c'est lui-même, c'est *Lui*. Chants de Noël, sanglots du Vendredi-Saint, alléluia de Pâques ! Toutes les questions angoissées de notre âme trouvent en lui leur réponse. Parce qu'il est là, elle n'est plus seule. Même au plus fort de l'orage, elle se sent rassurée: « C'est moi, n'ayez point de peur ! » « La Parole a été faite chair, elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité, et nous avons contemplé sa gloire. » (Jean I, 14.)

Paul GOUNELLE.

LA THÉOLOGIE DIALECTIQUE (1)

Nous avons résumé bien brièvement le barthisme. Nous en avons cependant dessiné les lignes essentielles. Quelles remarques appelle cette doctrine, du point de vue du barthisme lui-même ? Ne se contredit-il pas ?

1° Le barthisme est une orthodoxie. Il proclame la puissance de Dieu, mais, en même temps, il nie que Dieu puisse nous transformer et nous sanctifier *de façon que nous le sentions*. Il nie que, même par Christ, nous puissions accomplir la Loi de façon visible et sentie. Mais n'apporte-t-il pas ainsi une limitation à la Toute-Puissance de Dieu ? Le fini, dit Barth, ne peut pas contenir l'infini. Mais ne le peut-il pas si Dieu veut qu'il le contienne ? Dieu, qui a fait les hommes à son image, n'a-t-il pas pu les créer capables de vie divine ? Jésus dit : « La Loi a appelé *dieux* ceux à qui la parole de Dieu a été adressée, et l'Écriture ne peut être anéantie. » (Jean X, 35.)

2° Le barthisme s'oppose au psychologisme et à toutes les théologies de l'expérience religieuse. Cependant il ne peut nier que nous ne fassions, dans une certaine mesure, *l'expérience* de la foi. Sans doute est-ce la foi du Christ et non pas la foi en Christ qui

nous sauve. Il n'en reste pas moins que, sinon pour être sauvés, puisque Barth tend à dire que tout le monde est sauvé, du moins pour être chrétiens, il faut que nous reconnaissions que l'humanité est sauvée par la foi du Christ. Il y a là un élément personnel qui est notre foi et dont Barth peut d'autant plus difficilement nier qu'il soit indispensable, qu'il en fait la condition du baptême.

3° Le barthisme est contre la nécessité des œuvres pour le salut, mais il se heurte ici à la même contradiction que les Réformateurs. Ceux-ci disent en effet, comme Barth, que les œuvres suivront nécessairement la foi. Elles sont donc alors nécessaires. Et pourtant elles ne le sont pas, puisque c'est la foi seule qui sauve (et même pas, selon Barth, *notre* foi). On nous dira que seul le fait que nous signalions cette contradiction nous disqualifie pour juger de Barth et que sa grandeur consiste justement à accepter avec les Réformateurs les paradoxes de la foi, plutôt que les lumières déformantes de la raison humaine. Mieux vaut, nous dira-t-on, être avec Barth et les Réformateurs dans la contradiction que d'y voir bien clair avec les enfants de ce siècle dans les mystères divins. Qu'elle soit ou non la marque de l'authenticité protestante et chrétienne de Barth, il n'y en a pas moins une contradiction (plus qu'un paradoxe) dans sa doctrine de la foi et des œuvres. Cette contradiction s'expliquait comme une réaction au xvi^e siècle, mais s'explique-t-elle de nos jours ? Et n'est-ce pas chez d'autres théologiens que chez Barth qu'il nous faudra aller chercher l'authentique doctrine biblique des rapports de la foi et des œuvres ?

4° Le barthisme supprime dans la vie religieuse toute angoisse et il dit en même temps que nous devons sans cesse dans nos prières redemander la foi. Mais la crainte de perdre la foi n'est-elle pas une angoisse comme une autre ?

Barth est un cerveau trop puissant pour être embarrassé longtemps si nous le mettons en contradiction avec lui-même. Il ne le serait pas s'il était philosophe. Il nous montrerait l'accord profond de sa pensée malgré les apparences. Il l'est encore moins, étant théologien, car c'est justement pour lui le signe d'une bonne théologie d'être un tissu de paradoxes. Plus nous lui montrerons le désaccord de sa pensée avec elle-même et plus il jubilera, car la bonne théologie ne peut apparaître que comme une vaste contradiction à celui qui ne la comprend pas, ou plutôt qui ne l'admet pas, car il ne s'agit pas de comprendre. Ce n'est pas, dira Barth, ma pensée que je développe. C'est la Parole de Dieu que j'expose; je ne puis autrement. Mais il est trop facile de se retrancher derrière la Parole de Dieu, car nous aussi la lisons et avons, autant qu'un autre, le droit de l'interpréter.

La Parole de Dieu, à notre point de vue, ne renferme aucune contradiction. La contradiction est dans l'homme naturel et non dans le christianisme. Le christianisme supprime les contradictions. La vérité ne peut être, selon Barth, que paradoxale, contradictoire, et elle s'oppose à la raison humaine. Toute apologetique est vaine. Mais il y aurait une étude à faire sur les influences philosophiques qu'il a pu subir à son insu. En dépréciant la raison humaine, Barth reste, dans la ligne de tous les théologiens protestants du xix^e siècle, un disciple de Kant. Seulement le barthisme est un kantisme poussé à fond. La raison pratique (la moralité) est, en effet, encore plus malmenée, dans le barthisme, que la

(1) Voir le numéro du 1er octobre 1943.

raison pure. Barth rase complètement l'édifice miné par Descartes et démolit par Kant. Peut-être pourtant n'y avait-il pas là une tour de Babel mais l'habitable du Seigneur. Sur le tohu-bohu des démolitions opérées par Barth, brille, certes, le pâle soleil de sa Parole de Dieu, mais qui sait si ce n'est pas le Temple de l'Éternel qu'il a mis à bas? A notre sens, l'Écriture renferme des mystères, c'est-à-dire des vérités révélées, difficilement accessibles à notre esprit humain, mais aucune contradiction. Barth devra donc répondre à ces mises en demeure: la Toute-Puissance de Dieu ne lui permet-elle pas de rendre le fini capable d'infini? La foi qui sauve n'est-elle en aucune mesure notre foi? Les œuvres sont-elles nécessaires ou ne le sont-elles pas? Devons-nous redemander sans cesse à Dieu la foi ou ne pas craindre de la perdre? Nous ne nous berçons pas de l'illusion que nous pourrions embarrasser Barth, et nous ne doutons pas qu'il ne trouvât vite, qu'il n'ait déjà trouvé, réponse à nos questions. Le tout est de savoir si ces réponses sont bibliques. Mais d'abord examinons le barthisme au point de vue de la Réformation.

Barth reprend certes la pure pensée des Réformateurs sur la foi et les œuvres, mais cette pensée, qui était une réaction explicable, au lieu d'être encore accentuée et poussée à bout, n'aurait-elle pas plutôt à être corrigée et complétée (nous n'hésitons pas à prendre nos responsabilités)? Un homme s'est attelé à cette tâche, qui n'avait pas été contaminé par la philosophie de son siècle, Alexandre Vinet. Ses efforts pour édifier une théologie biblique n'ont été que partiellement couronnés de succès, car il a été enlevé prématurément. Mais ses *Nouveaux Discours sur quelques sujets religieux* demeurent, sous une forme autrement accessible que les ouvrages de Barth, ce que la théologie protestante a laissé de plus solide sur le problème du salut par la foi ou les œuvres. Sans doute les barthiens et certains néo-calvinistes traitent-ils Vinet de pélagien. « Je ne puis jamais lire Vinet sans malaise », disait un jour un maître de la restauration calvinienne. Mais Vinet n'est pas pélagien! Pélagie, on le sait, déclarait que l'homme a une part dans son salut. Vinet dit sans doute qu'on n'est pas sauvé sans ses œuvres (c'est en cela qu'il rétablit l'équilibre détruit par les Réformateurs dans leur lutte contre le pélagianisme du temps), mais il fait de celles-ci le fruit de la foi et de la grâce de Dieu. La foi qui sauve, elle-même, selon Vinet, est une œuvre, mais c'est l'œuvre de Dieu en nous. C'est Dieu qui produit en nous la foi et les œuvres qui sauvent, et le mérite n'en revient qu'à lui. La théologie protestante, au lieu de s'opposer à Vinet, ferait mieux de continuer à bâtir sur les fondements qu'il a posés. Barth pousse à bout, et jusqu'à l'illuminisme, une tendance de la pensée des Réformateurs que Vinet corrige. Lequel leur est, en fin de compte, le plus fidèle? Est-ce Barth qui arrive à mettre le calvinisme en contradiction avec lui-même (baptême, salut universel) ou Vinet qui en respecte toute l'importante et traditionnelle structure?

(A suivre.)

Jean MALBERT.

A PROPOS DU PLAN DE "RECONSTRUCTION"

Un correspondant du *Christianisme au XX^e Siècle* a exprimé le regret de voir étaler en public nos divergences de vues. Il a raison de dé-

plorer le ton parfois acerbe de certaines critiques. D'un autre côté, n'est-il pas utile que les fidèles connaissent les problèmes qui se posent à nos Conseils directeurs? Cela permet aux conseillers paroissiaux et aux délégués synodaux de s'acquitter de leurs fonctions avec plus de compétence. L'étude, dans un journal comme celui-ci, des questions et des solutions adoptées épargnerait à plusieurs le péché d'ingratitude ou d'ignorance qui laisse à penser que nos devanciers n'ont rien fait ou n'ont accumulé que des erreurs. N'a-t-on pas trop oublié, par exemple, les difficultés auxquelles se heurtèrent les organisateurs de nos Eglises, lors de la Séparation, le labeur et la foi dont ils ont fait preuve, les résultats auxquels ils ont abouti?

L'Eglise, comme tout ce qui vit, doit évoluer, s'adapter. Ainsi son régime financier a été centralisé en 1906, régionalisé plus tard; avant de critiquer ou de tout jeter bas, étudions les motifs, les résultats de ces méthodes; ensuite nous verrons comment améliorer. Au lieu du terme « reconstruction », jugé excessif par un autre de vos correspondants, le mot « adaptation » répondeurait peut-être mieux à la pensée des auteurs du projet? « Les murs sont encore bons » et ce qui est en question, c'est un réaménagement intérieur.

Prenons par exemple le *ministère pastoral*.

Son *recrutement* est bon dans la mesure où la vocation d'en haut le détermine. On est ingrat envers les belles lignées pastorales où la vocation est d'autant plus certaine que les fils savent, par l'expérience de leur enfance, tout ce que la vie des pasteurs comporte de renoncements, de privations et de noblesse. M. le professeur Lesringant a dit ici même que la proportion était satisfaisante entre les pasteurs issus de familles pastorales et ceux qui, venus des milieux laïques, « ventilent » le milieu. Les « vocations tardives » complètent ce renouvellement.

La *réforme des études* revient périodiquement sur le tapis. Il n'en faut à aucun prix abaisser le niveau intellectuel. Nous n'avons pas de simples écoles pastorales, mais des Facultés de théologie où doivent être attirés même des auditeurs qui ne se destinent pas au pastorat. L'hébreu et le grec restent indispensables à l'étude de l'Écriture sainte. Ce qui est désirable, c'est qu'une place plus importante soit donnée à la « théologie biblique », comme jadis à Montauban au temps du professeur Westphal; c'est, en outre, qu'on ne s'en tienne pas à la théorie de la prédication ou de la cure d'âmes, mais que la « théologie pratique » assure aux étudiants une préparation effectivement pratique. Le commissaire Poterat, de Vallotot, demande à un étudiant en théologie: « Pour apprendre à faire des sermons, vous en faites un par jour? — Non, un par an. » Il faut introduire dans les programmes ce que quelques professeurs ont fait de leur initiative personnelle; en cinq leçons le professeur Doumergue nous a appris comment on fait un sermon; le professeur Westphal enseignait à lire la Bible à haute voix; le professeur Léon Maury nous faisait faire du colportage; le professeur Doret nous écoutait donner une leçon d'histoire sainte à des enfants; le professeur W. Monod a conduit ses étudiants visiter des œuvres. Les postes d'évangélisation du Nord recevaient jadis la visite d'étudiants en théologie, en droit, en lettres, que de courts séjours initiaient à la mission intérieure. Qu'un au moins des stages en cours d'études soit effectué dans l'évangélisation.

Les *diplômes* pourraient être modifiés. Notre baccalauréat en théologie est de la force de la licence es lettres ou en droit. N'y aurait-il pas avantage à appeler baccalauréat en théologie le diplôme accordé aux évangélistes et aux laïques après deux ans d'études; — licence en théologie le grade des pasteurs proprement dits (avec hébreu, thèse, etc.); — diplôme d'études supérieures l'actuelle licence?

La *compétence* des pasteurs a donné lieu à erreur. Il ne semble pas qu'un polytechnicien soit formé à la compréhension des autres plus qu'un étudiant en théologie; pourtant on n'exige pas du jeune ingénieur trente-cinq ans d'âge et un stage préalable dans une ferme ou une usine: pourquoi exiger du futur pasteur un stage d'ouvrier? Mais un ingénieur ne débute pas comme directeur d'une importante entreprise. Que, de même, les stages pratiques et le proposanat soient effectués auprès de pasteurs qualifiés et, au besoin, prolongés.

De ce que la Confession de La Rochelle a proclamé l'« égale puissance » de tous les pasteurs, on en a conclu que tous les pasteurs devaient être astreints aux mêmes fonctions paroissiales. Or admet pourtant que des pasteurs puissent être détachés à la tête d'œuvres missionnaires ou charitables, que les présidents nationaux ou régionaux puissent être déchargés de leur paroisse; il convient d'étendre cette notion et d'affecter les pasteurs à une œuvre de jeunesse, à une aumônerie, à une église de conservation ou d'avant-garde, non pas au hasard d'une élection, mais selon leur âge et leurs aptitudes. Dans une paroisse à plusieurs pasteurs, que l'un se voie confier l'administration, l'autre les œuvres sociales ou la jeunesse, au lieu de remplir à tour de rôle toutes les fonctions. Le pasteur, humainement parlant, est un *spécialiste*: son affectation doit faire de lui « *the right man in the right place* ».

Nomination. — N'y aurait-il pas avantage à reprendre la suggestion faite par le pasteur W. Monod lors de la Séparation: que le pasteur soit nommé « à temps », par exemple pour six ans, comme les conseillers paroissiaux, et d'ailleurs rééligibles?

Enfin, *que le pasteur ait son pasteur*. Tout prêtre, même le pape, a son confesseur; trop de pasteurs n'ont personne à qui se confier. Il est désirable que, s'ils en éprouvent le besoin, les étudiants trouvent à la Faculté leur pasteur d'âme, et que les présidents nationaux et régionaux de nos Eglises connaissent assez les paroisses et les pasteurs pour être de précieux conseillers. Cela éviterait bien des erreurs et des fautes.

René PFENDER.

Une lettre d'aumônier

Le Comité national des Associations Familiales Protestantes nous communique l'avis d'un aumônier militaire des Eglises de la Captivité, au sujet du Plan de Reconstruction:

Je viens de lire avec beaucoup d'intérêt le « Plan de Reconstruction du Protestantisme » et je remercie Dieu d'avoir accordé à une équipe de ses serviteurs, le courage et la force d'entreprendre une si grande tâche. Souvent dans le passé, j'ai regretté de voir tant de laïques, rester toute leur vie dans l'inaction, tant de dons perdus, alors que la moisson est si grande. Puisse votre audacieuse entreprise réussir par la puissance de Dieu et pour le salut de beaucoup d'âmes. Depuis trois ans que l'exil m'a séparé du foyer et du sol de France, mes pensées vont sans cesse vers notre beau pays. A mes bien aimés, j'ajoute sou-

vent les amis du passé dont le souvenir et l'affection me réconfortent. Dans nos prières pour notre peuple humilié et meurtri, nous ne demandons au Seigneur qu'une chose : Le réveil des âmes. A qui tout manque Dieu reste. Si l'Eglise n'est pas infidèle à sa mission, les déserts reflleuriront... »

Jean BORDAS.

Camp d'Etude des Membres et Amis Chrétiens de l'Enseignement

La Maison de Repos de Pomeyrols (propriété de l'Association des Pasteurs de France) a accueilli pendant quatre jours une trentaine de participants à ces journées d'étude, sous la présidence de M. le professeur Perrier. Dans le cadre du thème général : *Les apports du Christianisme dans la formation et le développement de la personnalité humaine*, des études, suivies d'entretiens, ont été présentées par Mlle Bastide, professeur; M. le pasteur et professeur J. Cadier; MM. Vernet et Vialia, professeurs, et des messages apportés par Mlle Butte, directrice de la Maison de Pomeyrols; Mme Carr, secrétaire des Associations familiales protestantes, et par quelques campeurs. Tous les participants sont repartis avec un nouvel entrain et un nouvel enthousiasme pour travailler à l'œuvre de « reconstruction » morale et religieuse de notre jeunesse, si éprouvée.

Le Mouvement des Membres et Amis chrétiens de l'Enseignement groupe les éducateurs et les personnes qu'intéressent les questions d'éducation, sans distinction de désignation ecclésiastique, dans le but de les aider à mieux connaître les principes de l'Evangile, à mieux les vivre et à développer leur culture personnelle générale, religieuse et leur connaissance de l'enfant.

Partisans de la neutralité scolaire, les Membres chrétiens de l'Enseignement s'efforcent d'être fidèles à leur double vocation de chrétien et d'éducateur au service de la France.

Pour tous renseignements concernant le « Mouvement » et sa revue *Foi et Education*, s'adresser à M. Lamblard, instituteur, à Anduze (Gard).

JOURNÉES D'ÉTUDES FAMILIALES

Les journées d'études familiales organisées par les Associations Familiales Protestantes se sont tenues les 18, 19 et 20 septembre 1943.

Les importantes et souvent émouvantes introductions qui ont été présentées, ainsi que les discussions qui se sont ouvertes, ont permis de préciser la doctrine protestante de la famille, d'affirmer notre position particulière dans ce domaine et d'émettre des vœux qui seront portés, soit devant la Fédération Protestante de France, soit devant les organismes familiaux.

Les deux journées de travail des samedi 18 et lundi 20 septembre ont permis d'entendre, dans une salle du Temple du Saint-Esprit, 5, rue Roquépine, à Paris, les études suivantes :

— *L'homme chef de la femme et de la famille* (Pasteur Maury); *Jeunesse et famille, les exigences protestantes en matière d'éducation* (Pasteur J. Joussellin); *Patrie et Eglise; La formation des enfants à leur rôle social* (Pasteur E. Barde); *Maîtres et serviteurs* (Pasteur Bourguet); *Que sont et que veulent les Associations Familiales Protestantes?* (M. René Morley); *Eglise et Famille, liens naturels et spirituels* (Professeur Lestringant).

Les repas de midi et du soir furent pris en commun à l'U.C.J.F., 22, rue de Naples, dans une atmosphère de joyeuse activité.

Ces deux journées furent coupées par le dimanche 19 septembre, passé à Enghien. Dans la matinée, au cours du culte, M. le Pasteur Arnoux parla des rapports des parents et des enfants. La section des A.F.P. d'Enghien apporta sa contribution personnelle au déjeuner pris en commun. L'après-midi fut consacré à une promenade aux lieux historiques de Montmorency, agréablement et disertement commentée par M. Rowe.

Le texte des études présentées sera publié à la fin du compte rendu d'activité N° 2 qui paraîtra en octobre. Ce compte rendu sera mis en vente au siège des A.F.P., 47, rue de Clichy, Paris (9^e).

IN MEMORIAM

Madame Robert Mirabaud

- Née Henriette Thorens.

Depuis la mort de son noble compagnon de route, elle vivait très à l'écart. Ce n'est pas, à vrai dire, qu'elle ait jamais beaucoup aimé le « monde », quoiqu'elle eût des relations étendues et participât à de multiples activités qui absorbaient le plus clair de son temps. Mais, à mesure qu'elle s'écoula, sa vie ardente devait s'orienter presque exclusivement vers les préoccupations de la charité.

Dans la demeure si accueillante de M. et de Mme Robert Mirabaud, toute réunion comportait en fait un objet de l'ordre le plus élevé. Et si l'on y parlait beaucoup du prochain, c'était toujours avec l'intention de lui tendre une main secourable. C'est à l'initiative de ces chrétiens de grande classe que l'on doit en particulier la création de telle ou telle de nos œuvres d'entraide protestante qui ont vu le jour ces dernières années et dont on se demande, en vérité, comment il se fait que leur criante nécessité ne se fût pas imposée plus tôt à l'esprit.

Restée seule voici neuf ans, notre sœur attacha plus que jamais son cœur à tout ce qu'elle avait entrepris et poursuivi dans la plus étroite collaboration avec celui que Dieu lui avait donné.

Le temps que devait lui laisser une santé de plus en plus chancelante, elle le consacra sans défaillance à la méditation silencieuse et à l'exercice de ses multiples charités.

Sa piété d'un caractère très personnel ne voulait pas se laisser enfermer entre des barrières confessionnelles, dont elle ne cessa de déplorer l'existence. Très protestante de convictions, elle avait l'âme assez large pour admettre les formes religieuses les plus diverses. Venait-on la voir à l'improviste, on apprenait qu'elle avait été demander l'atmosphère de son recueillement à un petit oratoire voisin de son domicile qu'elle affectionnait particulièrement. Si la Bible demeurerait le guide souverain de sa vie, elle ne faisait pas mystère de son attachement fervent pour tel ou tel ouvrage d'une inspiration assez étrangère aux principes de notre foi. Elle aimait à grouper autour d'elle les esprits les plus divers, et il n'était pas rare qu'en de telles occasions, le pasteur voisinât avec un prélat distingué et que l'un et l'autre fussent invités à prendre la parole sur le même sujet. Invariablement d'ailleurs la charité se trouvait être l'objet de ces rencontres.

Aussi bien Mme Robert Mirabaud portait en elle une véritable obsession de la souffrance et de la misère. Au-

cune détresse ne la laissait insensible. Sans cesse, à l'écouter, il fallait prendre de nouvelles initiatives, grouper des concours plus nombreux, stimuler le zèle défaillant des uns et des autres, pour venir en aide au peuple immense des déshérités. Et, payant de sa personne, elle ne cessait d'ajouter une œuvre à l'autre et d'étendre le champ de ses actives compassions.

Elle éprouvait un amour très particulier pour les petits de ce monde. Lorsque la maladie la contraignit progressivement au repos total, c'est dans le cercle des humbles que sa bonté avait découverts d'abord, secourus ensuite, qu'elle semblait trouver le plus de joie. De ceux-ci d'ailleurs qui saura jamais le nombre? La sollicitude constamment en éveil de notre sœur avait des gestes discrets et cachés que Dieu seul a connus.

Ardemment patriote, Mme Mirabaud devait souffrir jusqu'à l'agonie de nos humiliations nationales. Les malheurs de la France l'avaient jetée dans un accablement profond; ils ont certainement contribué à abréger cette vie toute consacrée au bien.

A ses enfants, à ses neveux et nèces, à ses amis qui la pleurent ensemble, elle laisse l'exemple d'une vie aussi droite que généreusement remplie et dont le témoignage peut bien se résumer dans la grande parole apostolique : « Voici, ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance et la charité. Mais la plus grande des trois, c'est la charité. »

A. P.

Nouvelles ecclésiastiques

Eglise Réformée de France. — *III^e Circonscription.* — M. le pasteur Balfet a été nommé au Vésinet (Seine-et-Oise), en remplacement de M. le pasteur Shackleton, qui a pris sa retraite.

XV^e Circonscription. — Le Conseil régional a désigné M. Nicolas, candidat au Saint Ministère, pour occuper, à dater du 1^{er} octobre, le poste de Saint-Dizier (Haute-Marne), vacant depuis trente mois.

— M. Lelièvre a fait cet été, à Saint-Dié (Vosges), une suffragance de deux mois.

— M. Henri Polo a été appelé à se consacrer, comme auxiliaire laïque, à la desserte et à l'évangélisation de la partie sud de l'Eglise missionnaire de Longwy (M.-et-M.).

Eglise luthérienne. — Le 5 septembre a eu lieu à Mandeure (Doubs) la consécration pastorale de M. Maurice Sweeting, bachelier en théologie de la Faculté de Paris, qui desservait depuis quelque temps déjà l'Eglise de Mandeure.

APPELS ET COMMUNICATIONS

Eglise Réformée de Nantes. Fraternité de Nantes. — Le 23 septembre, de nouveaux gros bombardements, un le matin et un en fin de journée, ont à nouveau durement frappé Nantes. Notre temple est en ruines et le nombre de nos sinistrés a considérablement augmenté. Ceux-ci se sont dispersés aussitôt. Le pasteur Raoul-Duval, secondé par l'Assistante de paroisse, Mlle Benignus, s'efforce de les repérer. Tâche difficile et longue. Aux amis qui voudraient nous aider nous demandons surtout des dons d'argent. (Pasteur N. Raoul-Duval, 24, rue de Gigant, C.c.p. Nantes 520-93. Utiliser le compte postal.) C'est là l'aide la plus nécessaire. Pour les vêtements et linges, les recueillir et aviser le Pasteur

LE CHRISTIANISME AU XX^e SIECLE

Journal de l'Eglise Réformée de France, paraissant tous les Vendredis

Autorisation de publication N° 271.

Directeur : Pasteur PAUL GOUNELLE
76, av. Ledru-Rollin, PARIS (XII^e)
Téléph. : Diderot 61-37

Secrét.-Réd. : Pasteur ALBERT VALEZ
9, imp. Cœur-de-Vey, PARIS (XIV^e)
Téléph. : Ségur 29-60

ABONNEMENTS :

FRANCE : Un an 40 fr.
Pasteurs, évangélistes, diac-
onesses 20 fr.
Changement d'adresse : 2 fr.

ADMINISTRATION - ABONNEMENTS - ANNONCES

9, impasse Cœur-de-Vey, PARIS-XIV^e
Téléph. : Ségur 29-60

C. ch. post. : Le Christianisme au XX^e Siècle
267-60 Paris

Correspondant
en zone Sud
pour transmission des
journaux et imprimés :
M. H. CARTON
Guillestre (Htes-Alpes)

VILLAGES SACRÉS (1)

II. — Fressinières (Hautes-Alpes)

Celui qui remonte la haute vallée de la Durance entre Montdauphin et Largentière et qui lève les yeux vers les hautes montagnes qui l'environnent, ne voit que rocaillies arides et pentes brûlées par le soleil. Non prévenu, il passerait, sans se douter qu'à mi-côte, derrière les rochers abrupts, s'ouvre une vallée ombreuse et verdoyante, aux villages nombreux, une vallée secrète, propice aux refuges et aux cachettes. Mais qu'il prenne à La Roche-de-Rame la grande Traverse, côte rapide à flanc de rocher, où l'on chemine sans cesse à côté de l'abîme et bientôt il entrera dans la vallée de Freissinières, si fraîche avec son torrent, ses prairies, ses arbres verdoyants. Et surtout les grands souvenirs religieux de ce bastion de l'Evangile lui apporteront, après le grand désert de l'indifférence des plaines, le souffle vivifiant et pur des sommets.

En effet, cette vallée perdue, dont l'entrée est comme cachée derrière les rochers, fut dès le XI^e siècle un refuge de Vaudois, le « peuple évangélique » resté fidèle à l'Écriture Sainte. Près d'une centaine de martyrs, brûlés en 1393 devant la cathédrale d'Embrun, étaient de Freissinières. Lorsque s'organisa la chasse à l'homme pour les forcer dans leurs villages, ils gagnaient les hauteurs de Dormillouse. Pendant quatre siècles, ils tinrent bon. Puis, lorsqu'ils apprirent que la Réforme remuait les cœurs et que la Bible devenait à nouveau le seul guide des esprits, ils cherchèrent à entrer en relation avec les Réformateurs. En 1530, Georges Morel, de Freissinières, et Pierre Masson, se rendirent à Strasbourg pour y rencontrer Bucer et Écolampade et s'entretenir longuement avec eux. Dès ce moment-là, les habitants de la vallée furent réformés.

Il est d'ailleurs du plus haut intérêt de relever sur une carte les endroits du Dauphiné où se trouvaient des Vaudois. On constatera que ces mêmes endroits ont été au cours des siècles des lieux où la Réforme a pris pied, puis où ont été tenues des Assemblées du Désert, puis où s'est manifesté, au début du XIX^e siècle, le Réveil. Je cite Châteaudouble, Barcelonne et la région de Montmeyran, la vallée de Quint, Valdrôme, Mens et Freissinières. (On retrouve dans tous ces villages le nom de Chagnard, qui est un nom vaudois, en tout cas le nom d'un de leurs Barbes, peut-être même plus tard un nom générique pour désigner les Vaudois.) Cette continuité dans la fidélité à l'Evangile n'est-elle pas une application de la promesse du Décalogue sur « la miséricorde que Dieu fait jusqu'à mille générations à ceux qui l'aiment et qui gardent ses commandements » ?

Dans la remarquable petite monographie qu'il a consacrée au val de Freissinières, M. Florimond Baridon, que nous avons encore cette année le

privilege de saluer dans sa maison, la maison de « Sur le Roc », a retracé cette histoire religieuse de son pays. Je m'arrête tout spécialement à ces lignes, inscrites à la première page du Livre de Raison de son aïeul Jean Baridon, en 1791 :

« Au nom de Dieu soit-il, amen. Ce livre est pour servir de lumignon à mes enfants.

« Je dois avant tout vous faire la même exhortation que le roy David fit à Salomon. David étant dans son lit de mort appelle Salomon et lui dit : « Et toi, Salomon, mon fils, connais le Dieu de ton père et sers-le avec intégrité de cœur et volontairement. »

« Je vous exhorte de même, vous tous, mes chers enfants, à connaître le Dieu de votre père et à le servir avec intégrité de cœur et volontairement... »

Ces lignes caractérisent une piété. Elle est avant tout biblique, nourrie de la lecture des Livres Saints. J'ai été toujours frappé à Freissinières de cet amour pour la lecture de la Bible et des livres religieux qui façonne le langage, forme l'esprit, donne à ces hommes enfermés dans leurs montagnes, une extension de vue, une connaissance des choses de la mer et des plaines tout à fait étrange.

Hélas ! de 1791 à 1821, la piété avait bien faibli. Aussi, quand vers 1823, Félix Neff, venant de Mens, arrive à Freissinières, il se trouve devant une totale indifférence formaliste. C'est alors l'épopée de cet évangéliste de vingt-cinq ans, parcourant sans relâche à pied cette vaste paroisse montagnaise d'Arvieux à Dormillouse, ne couchant pas cinq nuits de suite dans le même lit, allant d'une âme à une autre pour la conquérir à Jésus-Christ, menant surtout l'épuisant combat de l'intercession et de la lutte spirituelle. Je ne connais pas de lecture plus attachante que celle des Lettres de Félix Neff, recueillies par Ami Bost, complétées par la relation de voyage de ce dernier dans les Hautes-Alpes, et dont M. Lortsch a donné l'essentiel dans sa remarquable biographie de Félix Neff. On y voit, on y sent un évangéliste aux prises avec les âmes, répondant à leurs objections, les avertissant de leurs périls, les attirant vers Jésus-Christ, se donnant tout entier à ce labeur pastoral, jusqu'à en mourir. En 1827, Neff quitta Freissinières à bout de forces. Il ne devait jamais y revenir, puisqu'il mourut en 1829. Mais ces quatre ans de ministère intense ont effectué un labour si profond dans les âmes que nous en voyons un siècle après les marques. Le Réveil de Dormillouse, qui fut un réveil de catéchumènes, la nuit du jeudi saint, à la veille de leur première communion, fut la réponse à deux années d'un ministère d'une fidélité et d'une consécration totales, deux années dans lesquelles « avec une douceur terrible », l'infatigable serviteur de Jésus-Christ avait annoncé l'Evangile. Deux ans de semailles dans les larmes, deux ans de moisson avec chants de triomphe, qu'est-ce donc dans la vie d'une vallée ! Cependant, un siècle après,

nous sentons que cette vie qui se manifeste dans les cultes du Temple des Violins, cette culture biblique que nous constatons dans les conversations, cette clarté chrétienne qui rayonne dans le beau livre « Sur le Roc » de Benjamin Vallotton, tout cela vient de ces quatre ans où Félix Neff a ici parlé, lutté, prié. La bénédiction qu'il implorait à l'aube sur son balcon de bois dans sa maison de Dormillouse est encore répandue sur ces villages qu'il a aimés. L'œuvre de Dieu est éternelle, seule solide, seule durable. Pascal disait : « Les fleuves de Babylone coulent et tombent et entraînent. O sainte Sion, où tout est stable, où rien ne tombe ! » Nous avons retrouvé à Freissinières un peu de cette sainte Sion.

Le Temple des Violins est comme au jour de sa dédicace, en 1825. Les maisons pressées qui l'entourent sont sans âge, avec leur balcon de bois et leur auvent. Les montagnards qui s'y pressent, tenant dans leurs mains leur grand baret noir, ont, à peu de chose près, le même costume que jadis. Ici le temps s'est arrêté. La foi a fixé les âmes. Seules les choses célestes durent. Pendant que passent sur le monde les grandes bourrasques des agitations humaines, ici demeure le message éternel de la Croix que, tour à tour, les Vaudois, la Réforme, Félix Neff et ceux qui depuis sont venus ont annoncé. La Croix reste debout.

Jean CADIER.

PAROLES DE VIE

« Le Royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent. »

(Marc X, 13-16.)

N'être plus des enfants, devenir des hommes, n'est-ce pas, au contraire, le rêve des petits ? Regardés de haut par leurs aînés, ils sentent bien qu'ils ne comptent guère. Et du temps de Jésus, ils comptaient moins encore. Bien que les Israélites prissent plus de soin de leurs enfants que les peuples païens, la rudesse des disciples, chassant ceux qu'on présentait à Jésus, nous montre combien on était loin d'avoir alors pour eux la même sollicitude qu'aujourd'hui.

Or, non seulement Jésus les embrasse et les bénit, mais encore il les donne en exemple aux grands.

Par quoi faut-il leur ressembler ? Ce n'est certes pas leur prétendue innocence que le Christ nous offre en modèle. L'enfant n'est pas meilleur que l'homme. Il sait moins de choses, voilà tout. La mauvaise herbe n'en est pas moins mauvaise, pour n'avoir pas encore atteint tout son développement. Les parents savent que, dès les premières années, ils doivent lutter contre les mauvais penchants de leurs fils et de leurs filles, et poursuivre leur éducation avec une patience bien souvent mise à l'épreuve.

Ce n'est pas davantage par cette naïveté, cette ignorance des laideurs de la vie, qui parfois nous charment en eux ; car nous ne le pouvons plus. Il faut bien que l'expérience nous serve.

(1) Voir le numéro du 10 septembre 1943.

L'apôtre Paul disait : « Quand j'étais enfant, je parlais, je pensais comme un enfant ; mais devenu homme, j'ai fait disparaître ce qui était de l'enfant. » Ignorance n'est pas sainteté, et c'est la vie seule, avec ses devoirs et ses tentations qui montrera ce que vaut un cœur d'enfant. Combien donnaient les plus belles espérances et n'ont pas tenu leurs promesses ! Mieux vaut, pour les luttes de l'existence, l'expérience, même chèrement payée, de l'homme éprouvé, que la souriante naïveté de l'enfant.

Ce que Jésus nous exhorte à garder, ou à reconquérir, si nous l'avons perdu, ce sont, me semble-t-il, les qualités positives naturelles, qui font de l'enfant le favori de la vie.

Sa spontanéité, d'abord, sa franchise. Il n'a pas encore appris à partager son cœur. Il se laisse aller à ses sympathies, aussi bien qu'à ses antipathies et son instinct le trompe rarement. Nous, qui savons si habilement mesurer la part du monde et celle de Dieu, et ne nous donnons jamais tant, que nous ne puissions nous reprendre, redevenons comme des enfants !

Cette franchise nous explique leur confiance. Ils ne doutent pas de ceux qu'ils aiment. Ils les croient sur parole. Il faut bien qu'il en soit ainsi. Comment rassembleraient-ils toutes les connaissances dont ils ont besoin, s'ils se méfiaient de leurs maîtres, ou devaient contrôler leur enseignement ? Ils leur font confiance, et c'est là leur sécurité. Honte à qui abuserait de leur facile foi. Leur faiblesse les défend, et leur ange se tient continuellement devant la face de Dieu (Matth. XVIII, 10).

Ce qu'il faut admirer aussi chez l'enfant, c'est cette curiosité sans cesse éveillée, cette soif d'apprendre, cette fraîcheur d'impression qui l'intéresse à tout. Non pas qu'il soit prêt à tout croire ! Sans doute, il ne peut encore juger de la vérité des paroles. Mais il a un sûr moyen de se rendre compte de la véracité de ceux qui lui parlent. Il la mesure à leur affection pour lui, et son instinct charmant l'attire vers ceux qui l'aiment.

Quand il s'agit de notre âme et de sa destinée, des sombres mystères du péché et de la mort, des promesses éblouissantes de l'Evangile, puisque aucune lumière n'est en nous pour nous apporter la certitude, comme les enfants, croyons qui nous aime. Le monde ne nous aime pas. Il nous flatte parfois, et parfois nous brise, avec une indifférence parfaite. Mais le Christ nous suit sur nos durs chemins et nous reste fidèle jusqu'à la mort. Il n'est pas possible que celui qui est mort pour moi veuille me tromper sur moi-même. A défaut d'autre raison, je le croirai parce qu'il m'a aimé.

Et cette confiance naturelle à l'enfant a pour conséquence l'absence de soucis. Il voit les choses comme elles se présentent, et n'y ajoute pas le cortège de conséquences ou de prévisions effrayantes dont l'homme se fatigue à encombrer l'avenir. Sa foi confiante réduit le mal actuel à ses proportions réelles et laisse le champ libre aux maîtres responsables de son lendemain. Sur le pont d'un navire secouru par la tempête, un enfant, le fils du capitaine, jouait tranquillement. Des passagers effrayés, s'étonnant de son calme, lui en demandent la raison ; et lui de répondre : « C'est mon père qui commande ! » Mais pour garder une telle sérénité dans l'orage, encore faut-il que nous soyons sûrs d'être les fils de Celui qui commande. Et c'est pourquoi la parole de notre texte : « Le Royaume des cieux est pour ceux qui ressemblent à des enfants » s'ex-

plique et se complète par cette autre parole de Jésus : « Il faut que vous naissiez de nouveau. »

Paul GOUNELLE.

LA THÉOLOGIE DIALECTIQUE (1)

Ce n'est pas à partir des contradictions de sa doctrine, ni même à partir des Réformateurs, qu'on doit en bonne théologie critiquer Barth. C'est à partir de la Bible :

1° Nous croyons qu'il est bien difficile de faire dire à la Bible si nous sommes sauvés par la foi ou par les œuvres. Les protestants en tirent des textes par lesquels ils prouvent qu'on est sauvé par la foi et les catholiques des textes par lesquels ils prouvent qu'on est sauvé par les œuvres. Non, ce qui ressort de la Bible, c'est que c'est Dieu, et Dieu seul, que ce soit par la foi ou par les œuvres, qui nous sauve. Sa grâce sauve par la foi (une foi qui est *notre foi*, une immense confiance en Lui et en son Fils : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ! ») par la repentance (le brigand sur la croix, Marie de Magdala), par les œuvres (« Faites ceci, dit sans cesse Jésus, et votre récompense sera grande dans le ciel »), par la charité qui est la sienne et qui ne vient que de lui, tout en étant nôtre (« Si je n'ai pas la charité... ») « La charité couvre une multitude de péchés ». En somme, c'est par quelque chose qui est en nous, ou plutôt c'est par le Christ produisant en nous l'amour pour Dieu et pour les hommes, un amour senti par nous et qui se manifeste en foi, en obéissance, en œuvres, en repentance, en charité que nous sommes sauvés. Dieu ne nous déclare pas sauvés. Il nous retire de la fange du péché. Il ne nous impute pas la sainteté de son Fils, il nous la communique.

2° La Bible ne dit nulle part que nous devions avoir la certitude du salut (2). Elle parle seulement, à propos du salut, de confiance joyeuse. Rappelons-nous les paroles de Paul : « Mais je traite durement mon corps et je le tiens assujéti, de peur d'être rejeté après avoir prêché aux autres. » (1 Cor. IX, 27.)

3° Nous devons donc vivre, selon saint Paul encore, dans la crainte et le tremblement. Notre vie doit être une lutte, et il y a des péchés qui peuvent nous séparer de l'amour de Dieu. Si la Loi, hors de Christ, engendre la mort, saint Paul ne dit nulle part qu'en Christ elle la produise. Le péché, pour un chrétien, ne consiste donc pas à vouloir accomplir la Loi, mais à la transgresser. Barth raille la lutte de saint Antoine contre ses tentations, mais saint Paul annonce l'ermite quand il déclare que le péché de la chair est le plus grave que l'on puisse commettre. (1 Cor. VI, 18.) Si le péché est spirituel comme la Loi, pourquoi Paul identifie-t-il toujours chair et péché ? Quand saint Jean déclare qu'il y a un péché qui mène à la mort (1 Jean V, 16, 17), est-ce seulement du péché spirituel qu'a découvert le barthisme (et dont l'intelligence n'est d'ailleurs pas à la portée de tout le monde) ou aussi des péchés charnels qu'il s'agit ? Comment Barth et ses disciples peuvent-ils dire que tous les péchés se valent et qu'il n'y a que le péché, si le péché spirituel qui consiste à vouloir accomplir la Loi pour se justifier soi-même est plus grave qu'un autre ? Pourquoi donc la discipline ecclésiastique réprime-t-elle et oblige-

t-elle à donner leur démission les pasteurs qui pèchent contre le VII^e et le VIII^e commandements, alors qu'elle laisse en place les grands, les véritables fauteurs, ceux qui cherchent, à la satisfaction de tout le monde, à se justifier eux-mêmes par leurs bonnes œuvres ? Le chrétien, qui a commis une malhonnêteté et qu'on excommunie, ne peut-il pas répondre qu'il n'est pas plus pécheur que les autres et surtout que son pasteur, dont les bonnes œuvres crient scandaleusement vers le ciel, qu'il regrette son acte même s'il ne pourra pas s'empêcher de le commettre de nouveau et que sa foi (ou plutôt la foi du Christ par laquelle il est justifié) reste intacte ?

4° La théologie de Barth, qui parle toujours du Christ, est pourtant une théologie d'Ancien Testament. Barth a la même notion de l'Eglise que l'Ancien Testament. Que l'Eglise chrétienne ait péché par ses prétentions et ses erreurs au XIX^e siècle, jusqu'à ce que lui Barth, vint, ne le gêne pas. L'Eglise de la nouvelle alliance n'est pourtant pas, comme le peuple d'Israël, une assemblée d'idolâtres que, de temps en temps, un prophète vient fustiger. Elle a reçu le jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit de Dieu et il est impossible qu'elle soit partout sur la terre et en même temps dans l'erreur et le péché.

5° Il y a tout un aspect de la Bible et plus particulièrement du Nouveau Testament, qui reste étranger à l'horizon de Barth, c'est l'aspect que, faute d'un autre mot, nous appellerons l'aspect *dévotion*. On ne sait pas quelle place tient dans sa doctrine, malgré tout intellectualiste, le tendre amour pour Jésus de la femme pécheresse venant répandre un vase de parfum à ses pieds. C'est l'amour seul qui permet de découvrir le sens de paroles autrement obscures de l'Ecriture comme celle-ci : « J'achève en mon corps les souffrances du Christ pour son corps qui est l'Eglise. »

Si tout le Nouveau Testament disparaissait, le barthisme pourrait rester debout, tant sont appauvris pour lui les mots de Pentecôte, d'Eglise, de Saint-Esprit, de sanctification. Le Nouveau Testament n'apporte, en somme, rien de plus pour Barth à l'Ancien que ceci : Christ est venu. Mais le salut n'est pas plus effectif pour les hommes que quand le Christ allait venir. Le salut deviendra effectif et la sanctification une réalité au retour du Christ. Barth se tient en face de la parousie comme un croyant de l'Ancienne Alliance en face de l'incarnation à venir. Barth n'oublie rien de moins que la réalité de l'incarnation. Pourtant la Parole est venue chez les siens et « à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu ». Elle ne les a pas déclarés justes, elle leur a *donné le pouvoir de devenir* enfants de Dieu. L'attitude eschatologique, certes, est essentielle au christianisme. Le royaume de Dieu n'est pas réalisé. Toutefois nous en avons, dans l'Eglise et dans le cœur des croyants, par le Saint-Esprit, une réalisation partielle. Pourquoi autrement Jésus aurait-il dit que sa génération ne passerait point avant que ses prophéties fussent réalisées et aurait-il annoncé pour bientôt la venue du Consolateur ?

Le barthisme donne donc lieu à de fortes réserves, du point de vue biblique. Demandons-nous maintenant quelles conséquences psychologiques sur l'esprit de ses adhérents il risque d'avoir. Il ne risque pas exactement, quoi qu'on dise, de les conduire au quêtisme. Il parle trop, en effet, de la nécessité du témoignage et de l'affirmation chrétienne dans le monde, au

(1) Voir les deux derniers numéros.

(2) Voir pourtant : Romains VIII, 35-39. (Rééd.)

risque des persécutions, pour mener à la paresse. Mais l'activité que le barthien déploiera sera plus extérieure qu'intérieure, le travail de la sanctification lui apparaissant comme une coupable vanité. C'est contre les injustices, contre les guerres, contre les paganismes qu'il luttera plus que contre son péché personnel. Le péché individuel, quand il n'est pas la volonté dirigée contre Dieu d'accomplir la Loi, n'est-il pas qu'un péché mort? Mais Barth qui déclare qu'il vaut souvent mieux aller au cinéma que de prier, est comme hanté par l'idée du péché social, du péché de l'humanité. Nous ne croyons pas nous tromper en disant que, pour Barth, l'injustice sociale, l'exploitation de l'homme par l'homme, la guerre, sont des péchés plus graves ou plus réels que l'adultère, le faux témoignage et le meurtre. La grande différence entre Barth et le piétisme est peut-être surtout que le piétisme voit individuellement tandis que Barth voit par masses. C'est l'humanité tout entière, dit-il, de plus en plus, qui est sauvée par le Christ et c'est dans l'humanité plus que dans l'individu que doit s'organiser la lutte contre le mal. Barth reste par tempérament un chrétien social, un socialiste. Le barthien ne sera donc pas un paresseux, mais un homme qui risquera d'oublier son péché pour ne plus voir que le péché du monde, un homme qui se dépensera pour Dieu, mais sacrifiera peut-être ensuite chez lui les siens sur l'autel de ses aises et de ses petites passions.

Aucune théologie ne semble plus absolue, plus indépendante de son siècle que le barthisme, mais aucune, en fait, n'est plus liée à son époque. Au tranquille XIX^e siècle ont succédé les cataclysmes du XX^e. Il était naturel qu'à l'optimisme béat du siècle passé, à sa confiance en l'homme, succédassent le pessimisme barthien, sa négation de toute valeur humaine et l'accent exclusif qu'il met sur Dieu. S'expliquent aussi le caractère extrinsèque de la théologie barthienne (où Dieu est exalté et l'homme réduit à rien) et le caractère forensique (*forensis* = du dehors) de sa notion de la justification. Le barthisme est une théologie de guerre, qui n'a malheureusement pas fini d'avoir du succès.

Signalons encore une conséquence psychologique possible du barthisme. Le salut étant extérieur à nous et tous les hommes étant sauvés, quelle pourra être la supériorité du chrétien sur les autres hommes? Une supériorité morale? Nullement, puisqu'il est aussi irrémédiablement pécheur qu'eux. Sa supériorité sera de *savoir* qu'il est sauvé par le Christ, alors que les autres hommes se croient sauvés par eux-mêmes ou perdus. La supériorité du chrétien sera donc du domaine de la connaissance, mais alors ne risquera-t-il pas de succomber à un orgueil, non plus spirituel, mais intellectuel? Le danger pour le christianisme sera de devenir une *gnose* dont s'enorgueillissent ceux qui y ont accès. Déjà le barthisme, au sein du christianisme, ne succombe-t-il pas pratiquement à ce danger?

Nous voudrions cependant, pour finir, rendre hommage à Barth. Il tend à unifier, autour de sa doctrine, le protestantisme jusqu'ici si théologiquement divisé. Qu'on le regrette ou non, la plupart des étudiants en théologie sont barthiens. Or Barth unifie le protestantisme autour d'un retour, en somme, à ses origines. Il reprend, avec des développements sur lesquels ceux-ci auraient fait des réserves, la pure pensée des Réformateurs. Le succès de la théologie barthienne manifeste la victoire de l'orthodoxie. Le li-

béralisme des Schleiermacher et des Sabatier est mort et on ne prêche plus guère du haut des chaires protestantes que le Dieu trinitaire dont la génération passée se gaussait. Dans le vieux conflit entre libéralisme et orthodoxie, c'est l'orthodoxie, peut-être définitivement, qui l'a emporté. Au barthisme reviendra le mérite, si le mot ne lui fait pas peur, d'avoir montré le chemin. Reste à savoir autour de quelle orthodoxie le protestantisme se fixera.

Jean, MALBERT.

UNE CRISE MORALE CATHOLIQUE

Au cours d'un Congrès de l'« Alliance des Maisons d'éducation chrétiennes », un rapport a été présenté sur l'état moral de la jeunesse. Cinquante-cinq témoignages avaient été recueillis par le rapporteur. Une petite minorité constatait un progrès, général pour les uns, tout au moins partiel pour les autres. Mais une grande majorité de près des trois quarts déplora, chez les jeunes, un affaissement de la moralité. Il s'agit là d'une enquête qui porte sur un milieu restreint, et dont les éléments représentent une élite, en tout cas sur des jeunes qui sont éduqués dans le sens du spirituel et de l'obéissance aux enseignements et aux ordres de l'Eglise qui assure leur éducation. A plus forte raison pourra-t-on dire qu'en général tous les autres, la masse, montrent un affaiblissement moral.

Que leur reproche-t-on? Il semble que dans l'âme d'un grand nombre de jeunes, la compréhension du surnaturel, le sens et le goût de l'idéal, la consistance dans les idées, le culte de l'énergie, ont subi une certaine dépression, et il en résulte un esprit de matérialité et d'indiscipline.

Il est certain que les circonstances ont à répondre pour un pareil état de choses. L'alimentation est défective, laisse subsister un sens de la faim qui rive la pensée sur les moyens licites ou pas, qui permettront de l'apaiser. Les situations ne sont pas nettes. Les carrières mal dessinées, les examens variables et le découragement toujours prêt à apparaître. Le spectacle du marché noir, des évasions multiples, les nécessités d'un régime de défaite et l'abaissement de la conscience, tout cela corrode le sens moral et entraîne à échapper à l'ambiance par des distractions, des jeux et des actions qui sont sans noblesse ni grandeur. Mais les circonstances redeviendront un jour normales. Le danger, c'est qu'il y avait dans les esprits des jeunes de mauvais ferments à qui la guerre a permis de proliférer. Mais ils subsisteront, et nous devons y veiller. En réalité, on peut réduire ces germes maudits à des semences païennes. On a lutté contre le religieux, contre le spirituel, contre l'idéal, contre l'honneur. L'argent, Mammon sont toujours les idoles servies par le livre, chantées par la radio, vantées par le cinéma. Rien n'est nouveau, il en était ainsi autrefois, et le jeune homme riche, dans sa complexité, dans cette âme que Jésus aimait, mais retenu dans les griffes de la passion de l'or, s'est éloigné dans la tristesse.

C'est donc l'œuvre profonde de la conversion des esprits. Ne nous affligeons pas à l'extrême, agissons plutôt. Nous avons des maisons d'éducation protestantes, qui se sont avérées excellentes à tous points de vue, intellectuel et spirituel. Mais nous avons l'influence de la famille où père et mère doivent donner l'exemple de la conscience scrupuleusement servie, de l'honneur placé au premier plan, de

la prière faite à table, du culte de la famille groupant les enfants et l'ensemble de la maison.

Nous avons les catéchismes et les écoles du dimanche et du jeudi. Ne laissons pas les enfants s'y rendre sans avoir vérifié si les leçons sont sues, aidons pasteurs et moniteurs.

En réalité, les choses sont ce qu'elles ont déjà été, un peu plus graves, un peu moins graves. Mais nous avons des moyens immédiats à employer, nous avons des mouvements de jeunesse, un cadre excellent de chefs. N'allons pas, dans des regrets stériles, décourager les uns et les autres. Soyons plus précis dans les méthodes que nous avons déjà. Donnons l'exemple dans la famille. Le général Maud'huy avait composé pour ses fils cette prière : « Saint Charlemagne, saint Louis, sainte Jeanne d'Arc, apprenez-nous à aimer la France et à ne jamais mentir! »

Il y a des prières que les parents peuvent apprendre à leurs enfants, et des prières qu'ils peuvent déjà eux-mêmes exaucer.

H. BONIFAS.

NOTRE CHER ABAUZIT

L'une des joies les plus belles que puisse nous procurer la lecture d'un livre, c'est de faire surgir à nos yeux la silhouette d'un ami disparu, de faire résonner à nos oreilles une voix chère qui s'est tue. J'ai éprouvé cela en ouvrant *Le Problème de la Tolérance* de Frank Abauzit, paru à Neuchâtel, il y a déjà quelques années (mais, depuis 1940, les livres publiés en Suisse ne se sont guère répandus dans notre France du nord et je n'avais pas encore lu *Le Problème de la Tolérance*). Les éditeurs de cet ouvrage posthume, MM. Charles Baudouin et Pierre Bovet, l'ont fait précéder d'un essai singulièrement attachant sur la personnalité d'Abauzit, professeur de philosophie en des lycées de province — à Alès, Valence, Thonon, — mort en 1938 dans sa soixante-huitième année, un être d'exception, par certains côtés un de ces êtres à la Gérard de Nerval, inexplicables et charmants, un très curieux homme, qui, sous les dehors d'un « original aimable », pittoresque, disons même spectaculaire, cachait une « vie intérieure si nuancée et si profonde ». Et voici que, dans l'âpre douceur du paysage vivarois de mes vacances, je sens de nouveau près de moi la présence de l'ami alerte, au rire plein de franchise, d'une impénitente jeunesse, avec qui j'ai parcouru autrefois ces sentiers pierreux. Tout à l'heure, j'ai cru voir son beau profil sarrasin se détacher sur l'horizon, entre deux châtaigniers.

Descendait-il, comme il disait quelquefois, du médecin Abou-Saïd qui vécut à Toulouse au temps de Charles Martel? Il avait une face basanée, émaciée, d'Arabe mystique, et quand il mettait sur sa tête, en guise de couffré bédouin, un grand mouchoir multicolore, on eût dit un émir du Nedjed ou du Hedjaz. Je revis ses yeux d'un éclat extraordinaire et toute sa mimique, lorsqu'il lisait, avec tant de compréhension, un poème ou une pièce de théâtre qu'il aimait. Je l'entends me dire, en descendant du train : « Avez-vous un Victor Hugo? Je veux vous lire *Napoléon II*. C'est très beau. Il y a pourtant un vers où les mots ne marchent pas bien ensemble ». Une autre fois, c'était *Barberine* ou *On ne badine pas avec l'amour* (il adorait le théâtre d'Alfred de Musset). Il fallait, toute affaire cessante, communiquer avec lui dans la joie d'art que lui faisait goûter une œuvre littéraire. Et il ne dédaignait pas de prêter son mer-

veilleux talent d'acteur ou d'interprète à des pièces de moindre génie, et d'animer d'une vie prodigieuse des chansons d'étudiant ou de bonne femme. Je l'ai admiré psalmodiant « Biquet n'veut pas sortir du pré » pour une fillette de trois ans et guettant sur le petit visage l'effet de son jeu saisissant. Il se plaisait à raconter des histoires aux petits, et il était capable de trouver une place assise dans le train le plus bondé, en proposant à un enfant de le prendre sur ses genoux pour lui chanter une chanson: j'ai été personnellement témoin de l'application de cette méthode pendant l'autre guerre et l'ai vu distraire ainsi le gosse dépossédé de son coin, pendant des heures, avec un succès inouï. Toujours dans un train, Frank Abauzit: l'amour du changement, son « incoercible tempérament nomade », héritage, je veux le croire, de l'hypothétique mais très possible Abou-Saïd. On l'a défini « l'homme qu'on voit partout à la fois », à Paris, à Londres, à Genève... Et pourtant il retrouvait d'excellents amis. Il était d'un attachement, d'une fidélité à toute épreuve, d'une sûreté dans l'amitié inébranlable.

Ses ancêtres huguenots, un instant genevois après la Révocation de l'Edit de Nantes (il comptait dans sa famille « le pieux Abauzit » dont parle Jean-Jacques Rousseau et dont une toute petite rue de Genève porte le nom), ses ancêtres venaient du Midi de la France et y étaient retournés. Son père était un humaniste de race, qui eût volontiers fait sienne cette phrase d'une lettre de Thomas More: « Je n'en finirais pas, mon cher Dorpius, si je voulais te dire tout ce qui manque à un homme qui ne sait pas le grec ». Quand il mourut, pasteur dans le Gard, à Calvisson, si je ne me trompe, son lit était couvert de textes grecs. Frank Abauzit apprit de son père le latin avant même le français, « un latin flanqué de provençal ». Comme il avait des racines britanniques par une de ses grand-mères, l'anglais lui fut aussi familier que le français, le latin et le grec. Et il ne connaissait pas les langues, comme tant de polyglottes, également mal, mais également bien. Anciennes ou modernes, on nous dit qu'il en savait quatorze. L'étymologie et la linguistique le passionnaient. Il avait acquis « une érudition à mille facettes, poussée dans le détail, jamais superficielle, mais quelque peu dispersée ». Tout captivait cet « honnête homme », au sens classique du mot. Abauzit était « le contraire du spécialiste ». Il aurait pu être un maître dans le domaine de la linguistique. Il se contenta d'être « un traducteur émérite ».

Son coup d'essai, sa traduction de *L'Expérience religieuse* de William James (1906), à laquelle il travailla des années, fut un coup de maître; elle est aujourd'hui classique. De William James, il a donné encore des chapitres importants sur *L'Habitude* et *La Volonté*. Il a traduit aussi de l'anglais le *For Sinners only*, de A.-J. Russell, sous le titre: *Ceci n'est pas pour vous*, le livre le plus typique écrit sur les groupes d'Oxford; *Tout pour qu'il règne*, d'Oswald Chambers; *Dieu parle aux enfants*, d'Olive Jones. Il a laissé une fort belle traduction du Sermon sur la Montagne, parue en 1927. (Il pratiqua toute sa vie le Nouveau Testament grec. Quand j'étais pasteur dans le Gard, il y a de cela bien des années, j'allais, en compagnie de mon vieux camarade Théodore Gounelle et d'autres collègues, faire du grec à Alès, chez Frank Abauzit: on étudiait l'évangile de Marc.)

« Mais si Abauzit fut un aussi excellent traducteur de mots, c'est qu'il

fut un traducteur de pensées ». Il a consacré un livre magistral à Charles Secrétan, dont il écrivait dès 1894: « Je n'ai envers personne une plus grande dette. Je lui devrai toujours ce que je pourrai être ». Dans *L'Enigme du monde et sa solution selon Charles Secrétan* (1922), il nous offre l'ouvrage que Secrétan eût écrit s'il avait voulu rassembler en un seul volume la somme de sa pensée.

Durant toute sa carrière, il parla de la thèse qu'il voulait faire pour obtenir le titre de docteur ès lettres. Il avait pensé d'abord à un travail sur Platon, puis à une étude sur la Liberté. Il s'arrêta à la Tolérance. Un sujet fait pour lui, réellement à la mesure de son esprit et de son cœur. Comme disent Charles Baudouin et Pierre Bovet, « sa vocation la plus authentique peut-être fut celle d'un artisan de la compréhension mutuelle entre les hommes ». La tolérance personnelle d'Abauzit ne se fondait ni sur l'indifférence, ni sur le scepticisme. Esprit ardent, il admettait, et souhaitait trouver, chez les autres, des convictions de même énergie ou intensité. Il recherchait le contact avec tous les hommes de bonne volonté. Il eut le souci de rapprocher des protestants, des catholiques, des agnostiques. Il exerça une activité remarquable dans les groupes de libres penseurs et de libres croyants.

Ce *Problème de la Tolérance*, il le caressa, au cours de longues années, comme un enfant chéri, qu'il ne trouvait jamais assez bien venu, assez soigné dans tous ses détails, car Abauzit avait un besoin classique de perfection, était même de ces auteurs qu'une virgule mal placée poursuit comme un remords. De temps à autre, il mettait ses amis au courant de l'état de sa thèse par des causeries ou des conférences tirées de ses travaux de préparation. Et la mort l'a surpris, le 24 janvier 1938, alors qu'il n'avait achevé que la première partie de l'ouvrage, lequel en comprend trois. Mais Charles Baudouin et Pierre Bovet, ayant examiné attentivement le manuscrit avec ses projets, ses variantes, ses copies, ont jugé que les deux autres parties, existant sous forme de causeries, pouvaient être livrées au public, et ils nous ont donné ce bel ouvrage. Quelle reconnaissance leur en devons-nous! Dans ces phrases qui n'ont pas toutes reçu le dernier coup de polissoir, nous entendons l'écho d'une voix chaude et musicale et nous écoutons notre ami nous parler...

Je n'ai pas ici la place pour résumer convenablement un pareil livre. « La tolérance commune, nous dit-il, est fondée sur la nécessité, sur la mollesse, sur le scepticisme. Je voudrais ici rechercher sans hâte et sans parti pris une solution moins superficielle et moins grossière du problème de la tolérance. Ce problème est immense. Il est en quelque sorte aussi vaste que la pensée elle-même. Il concerne toute la vie intellectuelle... Il touche de bien près à la vie affective... Il se rapporte à la vie morale... Il intéresse la vie spirituelle tout entière, car il faut le résoudre pour juger de la valeur et de la légitimité de la foi religieuse, de tout idéal conquérant. » Abauzit conclut qu'il existe une intolérance légitime et que la vraie tolérance s'appuie sur ces quatre bases: l'humilité, la foi, l'amour et la liberté.

Thème « terriblement actuel », et le volume vient même plus parfaitement à son heure que s'il eût été édité du vivant de son auteur. Il faut se féliciter qu'il ait vu ainsi le jour, ce livre dont nous avions besoin, non seulement pour la mémoire de Frank Abauzit,

mais aussi pour nous-mêmes et pour ce pauvre monde où tant d'égoïsmes féroces, tant de mortelles haines se dressent et s'affrontent.

Raoul Gout.

CAMP DE GOUVIEUX 1943

Règle quasi générale: demandez à un campeur comment lui apparurent les journées qu'il vient de vivre, aussitôt il lancera les épithètes les plus superlatives. Le grand évangéliste John Wesley (sa récente biographe catholique le souligne malicieusement) aimait le mode superlatif. Il n'est point du tout nécessaire de le suivre pour dire que le 3^e Camp de l'Évangélisation nous a remis, à Gouvieux, devant la richesse sans limite de la Parole de Dieu, la puissance de la prière en commun, et l'appel du monde païen de notre région parisienne.

Ambassadeurs pour Christ, nous voulions étudier ensemble quelques points fondamentaux de l'Évangile. Que signifie l'expression « salut par la foi » tant prônée de la Réforme? Saint Paul, dans sa lettre aux Romains, nous a redécouvert, à notre étonnement, à notre émoi, ses audacieuses affirmations.

Dieu est juste: son caractère, c'est sa sainteté même, sa « justice ». Et tous devant Lui, nous devons nous savoir perdus. Le païen, parce qu'il adore la créature au lieu du Créateur et Dieu l'abandonne à son péché, jusqu'aux pires vices contre nature. Le Juif, parce qu'il veut établir sa propre justice, et voici, lui qui connaît la Loi divine, il la viole de cent manières (c'est nous!). Pendant des siècles, patiente, la justice de Dieu s'est maintenant abattue. En un point du temps, historiquement, Dieu a condamné le péché. Plus rien n'a retenu sa colère. Dans une chair semblable à la nôtre, en Jésus-Christ, Dieu a condamné le péché. Justice fut accomplie et maintenant Dieu, dans sa justice, nous justifie; il nous tient pour justes à cause de Son Fils.

Par le baptême, Dieu nous place « en Christ ». Tout ce que Christ a fait, souffert, accompli, il l'a fait pour nous, à notre place, en notre faveur, afin que nous en vivions maintenant. En Christ, nous sommes morts au péché et ressuscités à la vie de Dieu. La foi, c'est d'accepter ce sens de notre baptême, de regarder au Dieu de Jésus-Christ, d'écouter Sa parole, d'accepter Ses promesses, sans nous laisser arrêter par notre propre « mortification », de savoir que toute notre force est en Lui. De par l'œuvre de Dieu accomplie en Jésus-Christ, nous sommes enfants de Dieu, héritiers de Dieu. En Christ et par Lui, toutes les richesses de Dieu, toute Sa grâce nous sont acquises.

On ne résume pas une étude biblique. A plus forte raison l'épître aux Romains. Chacun d'entre nous y a lu la réponse à ses pourquoi, la délivrance de ses faiblesses. Avec l'apôtre, nous avons chanté la victoire que Dieu nous a donnée en Son amour.

Les études pratiques de l'après-midi nous ont permis de revoir en détail tous les rouages de nos activités locales. Encore une fois, comme nous nous sommes sentis faibles et ignorants devant notre tâche! Avons-nous même abordé les vrais problèmes? N'y a-t-il pas eu trop large hiatus entre les révélations de la Parole et nos préoccupations pratiques? Serait-ce un signe que dans les vingt dernières années, les théologiens ont mieux travaillé que les hommes d'action? Mais notre grande assurance est qu'aujourd'hui Dieu nous talonne, nous